

Philippe de Vigneulles ou l'incarnation de son temps

La singulière histoire d'un chaussetier devenu chroniqueur

Avant de nous plonger dans une existence et une œuvre marquante d'une période mal nommée, je veux parler du Moyen Âge, il me paraît utile d'apporter quelques précisions.

J'ose tout d'abord avouer que Philippe de Vigneulles a été longtemps, pour moi, quelque peu méconnu. Peut-être, sans doute, sans souhaiter que ces propos soient provocateurs, en est-il de même pour un certain nombre de Lorriots ? C'est là une raison, une bonne raison, d'en faire l'objet de cette conférence, à l'occasion de cette assemblée générale et de dérouler devant vous une existence riche et après tout exceptionnelle, eu égard à sa condition sociale originelle.

Mais, outre cette méconnaissance d'un auteur, la période correspondante, c'est-à-dire le Bas Moyen Âge, XV et XVI siècles, mérite que l'on s'y arrête. Au moins pour deux raisons, pour nous habitants du Pays messin.

- La première est de considérer cette période pour l'Europe occidentale comme un basculement : l'organisation féodale atteint ses limites, les fondements mercantiles s'imposent répondant aux besoins d'une population urbaine qui se développe.
- La seconde est relative à l'Église, qui à elle seule, est un mode d'organisation sociale. Elle connaît une crise profonde ; le Grand Schisme au XV siècle, puis le protestantisme au XVI siècle.

Metz est directement affectée par ces transformations parce qu'elle est une ville d'Empire et que l'Église demeure un pilier social.

Lorsque François me demanda de revisiter cette personnalité –il avait déjà rédigé un article sur Philippe de Vigneulles j'inclinai à penser, vaguement, que cette entreprise serait brève, car manquant de matière.

Eh bien pas du tout, la matière est là, en quantité suffisante pour remplir un bulletin de 28 pages ; n'est-ce pas Président, le contrat est rempli.

Je vais donc tenter de vous faire découvrir une personnalité qui mérite toute notre attention.

Comme l'annonce l'intitulé de cette conférence, Philippe de Vigneulles est vraiment un homme de son temps. Dès lors, décrire l'espace géographique, prendre le temps de se replonger dans une époque mouvementée, instable, constituent des étapes indispensables pour mieux apprécier la vie d'un messin – un honnête homme aurait pu dire Montaigne – né dans un hameau, Vigneulles, dont le bicentenaire de son rattachement à Lorry- Lès - Metz a été dignement fêté.

Je vous propose de tirer, avec moi, le fil de l'histoire d'un homme, amoureux de sa ville et qui l'aura servi dignement.

Je tracerai brièvement l'histoire de cette ville au cours des dix siècles précédents

- Metz à la naissance de Philippe de Vigneulles
- Fin du XV siècle – premier quart du XVI siècle

Il sera le témoin actif de cette période marquante de l'histoire de Metz

Comme bon nombre de ses contemporains, l'amour et l'attachement qu'il a pour sa ville sont autant le fruit du présent que du passé.

Le présent : nous le verrons plus en détail avec Philippe de Vigneulles, sa vie, son œuvre.

Quant au passé, on ne peut comprendre l'attachement des messins à leur ville si on ne retrace en quelques lignes 10 siècles d'histoires (au pluriel).

En effet, l'ensemble de l'œuvre, mais bien évidemment la Chronique, est à la gloire de la ville et de son histoire. Philippe ne s'explique pas clairement sur les motifs qui le poussent à écrire mais l'environnement culturel propre à l'élite de la cité est tout à fait propice. N'oublions pas, comme je l'évoquerai ci-après, qu'il en fera partie et qu'il sera reconnu en tant qu'intellectuel. Ce qui peut paraître remarquable, si on veut bien faire l'effort de se replacer dans le contexte de cette époque c'est précisément la volonté de consigner par écrit une histoire, certes quelque peu enjolivée, mais ô combien présente et dont tous les messins se sentent fiers.

A la mort de Clovis en 511, son fils aîné Thierry – ou Thierry 1^{er} – hérite des provinces désignées sous le nom d'Austrasie ou d'Austrasie, c'est-à-dire royaume de l'est. Il étend son autorité sur les provinces à l'est du Rhin.

Le choix d'une capitale est rapidement réglé : entre Reims, ville du sacre de Clovis et Trèves au passé prestigieux, Thierry choisit le moyen terme c'est-à-dire Metz, qui dispose d'un palais situé sur la colline Sainte Croix dénommé *domus aurea* ou maison dorée et dont la population a pu être estimée à plus de 5000 habitants.

Si j'évoque Dagobert, c'est de Metz dont il s'agit, dont le maire du palais (le 1^{er} ministre) n'est autre que l'évêque Arnoul, ancêtre de Pépin le Bref premier roi de la dynastie carolingienne. Metz est le berceau de la dynastie des Pippinides appelée plus tard carolingienne.

843. C'est le traité de Verdun. L'empire carolingien est partagé en trois royaumes, selon la coutume franque ou germanique. Metz est au centre d'un nouvel espace la Lotharingie. Sans faire trop de sociologie politique, chacun sait que lorsque l'on est au centre, on doit lutter pour se préserver de la droite et de la gauche.

Eh bien, cette Lotharingie (ou Francie médiane) disparaît en 855. Après des années de lutte elle est intégrée au royaume de Francie orientale ou Germanie. Puis au Saint Empire romain germanique.

Metz néanmoins conserva un rôle stratégique et le conforta grâce à la prééminence de l'église et des évêques qui s'y sont succédé.

Jusqu'en 1234.

C'est le terme de la guerre des Amis (Quelle belle métaphore).

L'Église, je veux parler du pouvoir temporel, règne en maître dans une ville consciente de ses capacités. L'évêque est d'abord un « homme politique »... au sens actuel.

La conquête d'un pouvoir à l'intérieur se conjugue à la conquête d'une certaine indépendance vis-à-vis du Saint Empire.

À l'abri d'un pouvoir fort et de cette indépendance, la ville se développe. Une bourgeoisie émergente qui devient toujours plus puissante concurrence maintenant directement l'évêque.

Le patriciat messin veut asseoir son indépendance économique, ce qui implique une indépendance politique.

À la faveur d'une simple querelle de succession du comté de Metz la bourgeoisie entre en conflit direct avec l'évêque Jean d'Aprémont, qui, défait à Châtel-Saint-Germain, ne put que reconnaître la victoire du patriciat.

Ainsi, pendant trois siècles, jusqu'en 1552, le 18 avril, date d'entrée de Henri II roi de France, Metz s'enrichit, devient un pôle stratégique mais convoité.

C'est une période faste que les historiens ont dénommé « république oligarchique ».

Voyons en quelques mots l'organisation politique : le pouvoir est aux mains de quelques familles –les paraiges – au nombre de six.

Les « Treize », dont la naissance remonterait à la fin du XII siècle, sont à l'origine dépositaire de la justice criminelle (treize jurés). Cette « juridiction » devient, à la fin du XIV siècle, un conseil souverain, c'est-à-dire un organe politique, aux compétences très élargies – législatives, exécutives et judiciaires.

Il s'oppose d'emblée à l'évêque. Ses membres sont issus des paraiges. Il est assisté de deux organismes :

- les « Septeries » (sept membres)- auxquelles il délègue un certain nombre de ses compétences telles que la monnaie (la ville battait ses propres monnaies, dont le gros tournois) ou l'entretien des fortifications.

Si vous aimez vous promener, allez voir les fortifications, dont il s'agit, bien restaurées, au confluent de la Moselle et de la Seille.

- et le Grand Conseil pour les questions importantes et ponctuelles.

Le pouvoir exécutif est aux mains du Maître Echevin, qui l'exerce durant un an. Il est choisi, tour à tour, parmi les grandes familles patriciennes, représentatives des six paraiges. Il est aidé d'un conseil de 21 échevins. Metz est une république mais sans participation des autres catégories sociales actives que sont les artisans et les commerçants. Cette ségrégation est source de frustrations qui se traduiront par des agitations sanglantes, 1197,1283, 1347, 1405-1406, sévèrement réprimées. La devise « si nous avons paix dedans, nous avons paix dehors » est donc une réalité que la ville entend assurer coûte que coûte ; sa richesse le lui permettra.

Les difficultés extérieures sont plus concrètes car elles résultent des rapports de vassalité dont dépendent certaines possessions de la ville, limitrophes des duchés de Bar et de Lorraine.

L'indépendance passe aussi par le versement de rançons, entre les mains de l'empereur pour la libération du duc de Lorraine.

Au plan économique la ville affiche une vigueur étonnante. C'est un nœud commercial entre l'empire et la France, entre les pays d'Europe du nord et l'Italie.

Bien qu'elle soit déjà en réel déclin économique, Metz demeurera encore, tout au long du XVI siècle, un centre culturel de premier plan. Philippe de Vigneulles pourra encore en percevoir bien des avantages et connaître les manifestations organisées, notamment au Champ à Seille,

qu'il décrira abondamment. Il en sera d'ailleurs un acteur entreprenant en introduisant « la cavalcade », qu'il aura ramenée d'Italie, au carnaval dès 1497. La ville libre est aussi indépendante culturellement. Rabelais y trouvera refuge au cours des années 1542 et suivantes.

Cette longue période de 10 siècles constitue un substrat historique autant que sociologique pour les plus vieilles familles messines, les Heu, les Gournay et autre Baudoche, qui revendiquent, sans égard pour la rigueur probante de leur ascendance, d'être issues de familles romaines ; les Baudoche, par exemple, descendraient d'une famille romaine : Baudocius. Philippe de Vigneulles, devenant messin à part entière, fortune faite, intégrera ce cercle restreint sans y être totalement adopté. Il baignera dans cette atmosphère quelque peu surannée mais dont il s'inspirera largement, comme nous le verrons en parcourant la chronique.

LA BIOGRAPHIE DE PHILIPPE DE VIGNEULLES

C'est dans un Pays messin au passé historique glorieux que naît Philippe, le vendredi 8 juin 1471. Il est le quatrième enfant de Jehan Gerard et de Magui Poisay qui se sont mariés en 1453 : il a vingt-cinq ans, elle n'en a que treize. Les nouveaux époux s'installent à Vigneulles chez le beau-père de Magui, Jehan Poisay, homme fortuné.

Le patronyme ne se transmettant pas obligatoirement il aura pour nom de Vigneulles (nom de la localité), choisi par son parrain Jehan de Vigneulles, et le nom de baptême par sa marraine, Laurette Chaipel, qui lui donna le nom « d'ung sien fils nommé Philippe »

Jehan Gerard dispose de biens et les revenus d'affermage procurent à la famille une aisance suffisante pour permettre à Philippe de suivre l'école du village puis, en 1478, l'école de l'abbaye de Saint- Martin-devant-Metz. En 1479 il est placé chez un notaire messin, Jehan Jennat. Après le décès de sa mère en 1480, Philippe revient chez son père et fréquente l'école de Lorry.

En ce temps-là le danger est d'une autre nature que celui auquel nous pouvons être exposés aujourd'hui. Le loup à cette époque n'était pas l'objet de débats mais semait la terreur dans la population. Philippe raconte qu'en 1482, des loups enragés tuèrent une quarantaine d'enfants à Woippy, Lessy, Chatel Saint germain, Vigneulles. Il assista à la mort d'une fille de treize ans, qu'il décrit ainsi : « et moy, l'escrivains de ces presante, je la vis morir en grant pitié ». La tête du loup fut mise à prix. Un courageux dénommé Pierson « natif de la duchiez de Bar » le terrassa.

Quelque temps éloigné de Vigneulles, Philippe revient à Metz en 1483, le danger passé. Il demeure six mois « chez un mairchand nommé Steffe », puis s'engage auprès d'un aman, Jennat de Hainnonville, « pour apprendre le stille ». Mais une sérieuse altercation opposant l'aman et sa servante à Philippe de Vigneulles met un terme à cet apprentissage.

Il semble que cet évènement ait pu le troubler au point de ressentir un sentiment de honte d'avoir terni l'image de son père. Il passa alors quelques mois chez sa sœur et « son tempérament aventureux » prenant résolument le dessus il se décide à quitter une ville qu'il aime pour « juer par le país pour congnoistre et apprendre » écrira-t-il.

A compter de cette date Philippe va vivre deux événements majeurs de sa vie.

Le premier est un long séjour en Italie.

Le second, un peu moins joyeux, est un enlèvement qui sera très douloureux. Il en fera une relation à la fois simple et circonstanciée.

Voilà donc Philippe sur le chemin de l'Italie.

C'est le début d'une aventure qui durera trois ans et demi. Pour cet adolescent d'à peine quinze ans c'est affronter un monde où les risques sont quotidiens mais découvrir c'est apprendre.

Il quitte Metz en compagnie d'un certain Collin. Philippe a 2 francs, Collin pas un sou. Mais ils ne sont nullement dissuadés. Ils franchissent les Vosges, atteignent Bâle, veulent franchir le Saint Gothard pour y renoncer immédiatement et se rendent à Lausanne pour y mener une vie misérable. Ils reviennent à Genève et se séparent : Collin rentre chez lui mais Philippe reste une année à Genève au service d'un chanoine, chancelier de l'évêque de Genève. Il profite de l'occasion qui lui est donnée, le passage, d'un clerc pour reprendre le chemin de Rome.

Il séjournera plus de deux dans le sud de l'Italie : Rome, Naples sont ses deux villes préférées. Le séjour est fructueux sur un plan culturel. Il est au service d'un musicien et fréquente la cour du roi de Naples.

Son avenir semble assuré. Mais le « mal du pays » se fait de plus en plus sentir ; il n'est pas exclu que l'affection qu'il porte à son père ait pu également être la motivation forte.

Il se met au service du roi de Naples qui fait un don de deux chevaux au roi de France pour rentrer au pays.

Il quitte Naples en août 1489. Il arrive à Metz le 28 novembre de la même année, non sans avoir déjoué les pièges dont les plus redoutables sont proches du domicile, par exemple en parlant le savoyard qu'il avait appris durant son séjour à Genève. Son père l'accueille avec chaleur « Mon enfant, dit-il, sois le bien venu, maintenant je veux bien mourir, puisque je t'ai revu avant ma mort ».

Les joies des retrouvailles sont de courte durée.

Moins d'un an s'est écoulé. Le 3 novembre 1490, à l'occasion d'un repas de mariage de l'un des fermiers de son père, au domicile de ce dernier, son père et lui sont victimes d'un enlèvement crapuleux.

C'est une épreuve, terrible pour les deux hommes, autant physique que psychologique.

Philippe décrira méticuleusement dans le Journal et dans la Chronique, le long cheminement de souffrance. Il intitulera son récit « J'avais le cœur entre deux pierres ». C'est une belle métaphore.

Mais il y aura une heureuse contrepartie : les liens unissant le père et le fils se renforceront encore davantage.

L'enlèvement est évidemment brutal. Quatre individus emmènent de force Philippe et son père. Ils sont quasiment nus alors que le froid est si rude que « tout se fendait » selon l'expression de l'auteur. Philippe ignore la destination qui est tenue secrète. Ils marchent de

nuit, passent à Briey, et après plusieurs jours d'un parcours particulièrement éprouvant parviennent au Château de Chauvency, lieu de leur détention, situé entre Stenay et Montmédy. Les conditions sont plus que rudes. Ils sont convaincus que leur vie est en jeu et qu'il faut absolument s'échapper. Mais la tentative échoue, les conséquences sont assez dramatiques : le père se casse la jambe ; Philippe lui porte secours. La détention devient encore plus pénible car ils sont maintenant séparés.

Les geôliers décident que le père serait libéré contre une rançon mais qu'en revanche Philippe resterait entre leurs mains.

La rançon est fixée à 1000 florins du Rhin. Elle fut versée après de longues tractations.

Immédiatement après sa libération, le père de Philippe fait une déposition auprès de Michel le Gournais, dans laquelle il relate les faits.

Il aura été détenu 11 semaines.

Il n'aura de cesse, dès lors, d'entreprendre toute action en vue de libérer son fils : alerter l'évêque de Verdun, solliciter le maître échevin de Metz.

La rançon fut fixée à 500 florins or. Son évaluation actuelle, très approximative, pourrait être estimée à environ 75000 € soit en bons vieux francs 495 000. « somme énorme pour un villageois » selon Philippe de Vigneulles.

Jehan Gerard sollicite ses frères. Mais tous se déroberent « du mieux qu'ils purent » remarqua Philippe.

Il est enfin libéré à son tour après 14 mois, suite au versement de la rançon.

Philippe peut désormais penser à se marier.

Il se marie avec la fille du maire d'Hagondange en mai 1493, qui malheureusement décède le 6 décembre de la même année.

Il se remarie avec son amour de jeunesse, Isabellin, la fille du maire de Lessy, avec qui il aura 12 enfants dont seulement 2 atteindront l'âge adulte.

La famille est installée quai du Raimport. Philippe fonde un commerce de chausses et de draps qu'il aura l'habileté de rendre très prospère procurant une aisance plus que confortable et une ascension sociale, qui en feront une personnalité de la ville.

Si Philippe de Vigneulles n'a pas la culture qu'il aurait souhaitée, il est néanmoins l'auteur d'une œuvre littéraire remarquable dont tous les médiévistes s'accordent à penser qu'elle est incontournable pour qui veut mieux connaître Metz et cette époque.

Examinons la personnalité de Philippe de Vigneulles

Contrairement aux autres chroniqueurs de la même époque, Philippe de Vigneulles a eu le mérite de se révéler au travers de ses différentes œuvres, particulièrement dans son Journal et la Chronique.

C'est un homme d'extraction modeste mais doté d'un caractère bien trempé. Il est peu courant en effet qu'un adolescent de son âge entreprenne un voyage de trois ans dans un pays totalement inconnu pour lui, et dans les conditions qu'il a décrites.

Aujourd'hui il aurait pu, sans doute, bénéficier du programme Erasmus.

Il gardera de ce voyage le goût de la culture italienne, culture italienne qui marque l'Europe et dont il s'imprènera largement : c'est la Renaissance. De même, il aura tout au long de sa vie un esprit curieux. Il gardera intact cet attrait des lettres et de la musique, le sens de la relation humaine : ces deux ingrédients indispensables qui feront de Philippe une personnalité très attachante et conviviale. Il évoluera sans difficulté dans un milieu qui n'était pas le sien à l'origine, le patriciat messin.

C'est un commerçant avisé et judicieux dans ses choix économiques et financiers.

Nul doute que c'est là un homme qui aurait compté de nos jours – redevable sûrement de l'ISF – généreux au point d'être mécène. En somme, un homme moderne mêlant, pour le bonheur de sa ville, aisance financière et culture.

Philippe est un homme riche, gros propriétaire foncier ; peut-être même un spéculateur avisé en matière viticole : par exemple, en 1518, il achète 150 queues de vin (c'est-à-dire si j'ai bien calculé) 270 hl.

Il prête 100 florins à la ville.

On lui propose une fonction municipale, bien rémunérée « un change ». Il refuse humblement afin de se tenir « en son état » écrit-il.

Il côtoie les notables les plus influents :

- La famille de Rineck, chevalier et seigneur de Ladunchamps
- La famille de Gournay, qui fit faire une copie du premier volume de la Chronique, que Philippe corrigera lui-même.

En 1507 il expose devant la cathédrale de Metz son chef d'œuvre de draperie qu'il décrira longuement dans son Journal.

Il construit en 1511 un char à l'occasion du carnaval, organise en 1513 la fête de la dédicace de Saint Jacques

Voici comment il commente cet évènement dans le Journal « c'est moi, Philippe de Vigneulles, le marchand, lequel fus inventeur de ceste feste...fut la plus belle feste que jamais homme vivant avait veu faire en Mets entre citains et bourgeois ».

Conscient de son origine, il ne se comporte pas en homme arrogant, mais fondamentalement sincère. Le style et la manière de se « mettre en scène » dans ses œuvres révèlent non seulement une certaine humilité fructueuse mais aussi une intelligence certaine.

Mais, conscient de sa réussite sociale, il demeure « conservateur » au sens actuel du terme car, comme tous les concitoyens de sa classe, il redoute tous les aléas, qu'ils soient sociaux ou climatiques, qui peuvent remettre en cause, à tout instant, sa propre condition.

Voyons maintenant les œuvres de Philippe de Vigneulles

Elles sont multiples – une Chronique des Antiquités de Metz, un peu de poésie, un Journal, Les Cent Nouvelles nouvelles. Mais une œuvre majeure *la Chronique*.

Rapidement quelques mots sur les sources et la valeur littéraire de la Chronique

Quelles sont les sources ?

La chronique est une forme unique de tradition des évènements historiques.

C'est la littérature type du bas Moyen Âge.

Il est d'usage pour chaque auteur de s'inspirer des œuvres précédentes ou concurrentes. Dans un article figurant dans un compte rendu des travaux de l'Académie de Metz de 1913-1914, Marie Dorner fait une longue analyse des sources.

Elle conclut ainsi : s'il est indéniable que Philippe de Vigneulles s'est inspiré et a emprunté aux diverses chroniques, son œuvre s'en distingue très largement par l'ampleur des détails, la multitude des faits et évènements décrits. Elle est supérieure à toutes les autres.

La valeur littéraire.

La lecture des œuvres n'est pas aisée. Selon Charles Bruneau, Philippe de Vigneulles écrit comme il parle et comme cela lui vient. C'est le « français des marchands de Metz, prononcé à la façon de Metz et enrichi d'innombrables lotharingismes ».

Dans son mémoire « Vie quotidienne au Moyen Âge » Nadine Martzloff compare les deux principaux chroniqueurs de la fin du Moyen Âge : «son œuvre –il s'agit de Jean Aubrion – inspira fortement Philippe de Vigneulles au point que certains passages de son Journal se trouvent quasiment copiés. Mais il serait abusif de voir en Philippe de Vigneulles un simple plagiaire. Son œuvre comporte une grande part d'originalité ».

Dans une thèse consacrée à l'ensemble de l'œuvre, Jean- Pierre Mas, de l'université de Clermont-Ferrand, donne un éclairage particulier.

Cette thèse démontre que les œuvres ont chacune une dimension propre mais qu'elles sont complémentaires et ne peuvent, par conséquent, se confondre.

La Chronique, pour sa part, décrit la vie quotidienne, objectivement, sans jugement de valeur.

Le Journal est quant à lui plus autobiographique mais s'attache tout autant à narrer les faits dans leur vérité.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles, qui ont un caractère plus littéraire, Philippe de Vigneulles fait preuve de beaucoup plus d'imagination, pour dégager les contours d'une société autant imaginaire que réelle mais qui serait celle qu'il souhaiterait.

Jean-Pierre Mas conclut « il semble que les Cent Nouvelles montre bien, comment, avec le développement de la puissance bourgeoise, on éprouve le besoin de remplacer un ordre féodal contesté par celui de l'autonomie sociale. C'est peut-être particulièrement vrai dans une ville comme Metz où l'on est déjà habitué à un fonctionnement partiellement démocratique. En tout cas il se développe un nouvel état d'esprit et l'on sent bien, à l'aube du XVI siècle, qu'une partie de la classe populaire est prête à suivre les pas d'une élite humaniste ».

Pour une présentation plus détaillée de la chronique tant sur la valeur littéraire que sur ses sources je me permets de vous renvoyer au bulletin n° 23.

La place de la Chronique dans l'histoire

Les deux œuvres majeures – le Journal mais surtout la Chronique – se sont révélées du plus grand intérêt non seulement pour les historiens locaux ou nationaux, pourrait-on dire, mais

également et plus généralement pour tous ceux qui portent un regard curieux sur la fin du Moyen Âge.

La richesse événementielle constitue une base incontournable pour les chercheurs.

La Chronique est l'objet depuis plus d'un siècle d'études de toutes natures, de la part d'historiens renommés et autres amateurs animés d'un intérêt particulier – nous en sommes - mais également de scientifiques, de spécialistes de la littérature.

Ce sont d'abord les historiens qui se sont emparés de ces œuvres. Il serait hasardeux d'en faire une liste exhaustive. Parmi les plus importants : Auguste Prost, Henri Michelant, Charles Bruneau qui pourrait être identifié à Philippe de Vigneulles parce que son édition nous rattache à l'œuvre primitive disparue dans l'incendie du fort du Mont Saint Quentin.

Plus près de nous, la plupart des médiévistes se sont attachés à analyser, disséquer ses œuvres pour toujours en tirer le meilleur parti.

Nadine Martzloff a rédigé un mémoire « La vie quotidienne au Moyen Âge d'après Philippe de Vigneulles ». La source est suffisamment abondante pour lui permettre de dessiner un tableau finement détaillé de la société messine de cette époque.

Le passage que je souhaite vous lire est révélateur à la fois de la dureté des mœurs, du souci du détail et du style ; il s'agit de l'exécution de Jean de Landremont coupable de trahison.

Que les âmes sensibles se bouchent les oreilles.

Pierre Demarolle s'est remarquablement livré à une étude très détaillée de la Chronique qui plonge le lecteur dans une relecture historique.

Ne soyez pas surpris si je vous parle de sorcellerie : c'est un sujet sérieux, particulièrement prégnant et bien présent dans la chronique. André Brûlé – un autre lorriot – a pu en tirer profit en écrivant un livre original (Sorcellerie et emprise démoniaque à Metz et en Pays messin).

Ce qui me paraît sans doute le plus surprenant c'est que cette œuvre, ignorée voire dédaignée – Charles Livingston, le propriétaire des contes l'avait proscrite parce que sans intérêt – ait pu permettre à des doctorants d'en faire une des sources de leur thèse sur des thèmes aussi différents que l'histoire d'une famille ou le climat au Moyen Âge.

Dans sa thèse « Les Heu, une famille patricienne de Metz » 2010-2011, Pierre- Marie Mercier écrit, page 105, « *Quant à Philippe de Vigneulles, celui-ci mérite une place à part parmi les chroniqueurs messins. Sa Chronique présente un intérêt historique très important puisqu'elle met en lumière la conscience historique et politique qui anime l'aristocratie urbaine, la volonté d'ancrer dans le passé la grandeur et l'indépendance de la ville ... son témoignage est d'une valeur inappréciable* ».

Pour sa part, Laurent Litzenburger dans sa thèse de 2011 « La vulnérabilité urbaine : Metz et son climat au Moyen Âge » a pu s'appuyer sur la Chronique parce que les descriptions du climat au quotidien étaient précises. Plus bel hommage ne peut lui être rendu puisque la thèse est introduite par un extrait rimé de la Chronique.

Je vous disais en titre que Philippe de Vigneulles était l'incarnation de son temps. Sans aucun doute.

Cependant, si l'on analysait sa vie en termes de bilan on mettrait d'un côté un conformisme social dont il est prisonnier et qu'il admet (il attribue tous les malheurs climatiques ou autres au pouvoir des sorcières) et de l'autre une connotation indéniablement moderne dans son comportement entrepreneurial largement mêlé d'ingrédients culturels.

Si de nombreux historiens se sont intéressés à son œuvre c'est, incontestablement, que l'intérêt était patent. Il ajoute au genre traditionnel de la chronique une œuvre plus personnelle qui fait de cet écrivain un homme de culture avant-gardiste.

Pour Charles Bruneau Philippe de Vigneulles doit tenir sa place entre Joinville et Amyot.

Mesdames et Messieurs permettez- moi de conclure, comme je crois devoir le faire, cet exposé - j'ose m'adresser à la future municipalité : Lorry-Lés-Metz se doit de restaurer la mémoire de cet illustre ancêtre.